

entretien avec Sophie Curtil

Nous avons voulu interroger Sophie Curtil, véritable pionnière dans le champ de la médiation artistique : au Centre Pompidou, dès les années 70, elle animait des ateliers pour les enfants, puis imaginait la collection « L'Art en jeu ».

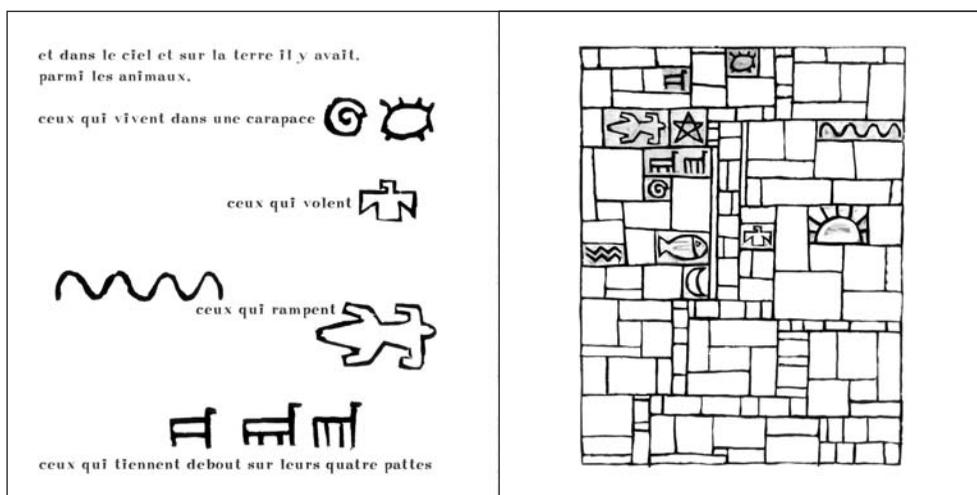
Un témoignage fort sur les raisons de son engagement artistique auprès des enfants. Un bilan sur ce qui lui semble essentiel dans cette démarche de passeur (passeuse) d'art.

La Joie par les livres : Quelle est l'origine de votre engagement artistique auprès des enfants ? Cela remonte-t-il à votre propre enfance ?

Sophie Curtil : Sans aucun doute. J'ai été très marquée par mon passage à l'« Académie du jeudi », entre 6 et 10 ans. Par le lieu, d'abord : un espace différencié de l'univers quotidien, où l'on était immergé dans la peinture. Ensuite, par le « maître des lieux », Arno Stern : sa très forte présence, son attention, sa disponibilité, sa douceur, mais aussi sa fermeté quant au respect de certaines règles. La liberté d'expression sans limite dont nous jouissions n'était possible qu'à l'intérieur de ce cadre précis.

Une dizaine d'années plus tard, c'est chez le peintre Lucien Lautrec que j'ai trouvé un autre exemple. Il faisait partager quotidiennement aux élèves de son Académie son inlassable questionnement : est-ce que vraiment on peut enseigner l'art ? Son pessimisme était contenu dans la question, ce qui ne l'a pas empêché de consacrer une énorme part de son temps et de son énergie à proposer des réponses, alliant toujours sensibilité et intelligence, pratique et réflexion. Il a élaboré, avant 1968, un programme d'enseignement artistique incroyablement novateur.

* Sophie Curtil, est peintre, graveur, auteure de livres d'art pour enfants et conceptrice des collections « L'Art en jeu », du Centre Georges-Pompidou, « Kitadi », du Musée Dapper, ainsi que d'une série de livres d'art tactiles. Elle a notamment publié chez Milan *Le Musée en 10 couleurs* et, avec Milos Cvach, *L'Art par 4 chemins*, *L'Art par 1001 mains* ou encore, chez Les Trois Ourses, *Des Petits clous de rien du tout...*



Sophie Curtil : *Joaquin Torrès-García, Composition universelle*,
Éditions du Centre Georges-Pompidou, 1998 (collection L'Art en jeu)

J.P.L. : Quels liens établissez-vous entre votre travail en atelier avec des enfants, le montage d'expositions au Centre Pompidou et la conception et l'écriture de livres d'art qui leur sont destinés ?

S.C. : Je n'ai jamais été attirée par la conception d'expositions. J'ai préféré explorer d'autres outils que je croyais pouvoir mieux maîtriser : l'atelier, le matériel pédagogique, les livres. Proposer aux enfants plusieurs portes d'accès à l'art est une nécessité, mais ce n'est pas suffisant. Si, derrière les portes, les espaces ne communiquent pas entre eux, on se met à tourner en rond. Mon rôle, sans doute, a été de créer des passerelles, de relier le travail en atelier à une visite au musée, une visite au musée à un livre, un livre à une exposition etc. La création des livres de « L'Art en jeu » a permis de faire tomber des barrières entre l'atelier, le musée, la bibliothèque et l'école. Mais aussi, à l'intérieur du Centre Pompidou, entre l'Atelier des enfants et la Cellule pédagogique du Musée. Il se trouve que j'ai travaillé dans les deux équipes et qu'il me revenait peut-être de faire ce lien. Mais il m'a fallu

sept ou huit ans pour passer de l'animation au Musée (on dit aujourd'hui, comme autrefois, conférence) à la création de livres. À un moment donné, j'ai compris que le livre pouvait me libérer de la parole et, en même temps, être beaucoup plus efficace pour arriver à mon but : faire voir une œuvre. En montrant, par des images, ce que je souhaite faire voir, je reste dans le langage visuel et les mots ne sont plus essentiels pour formuler ma pensée. L'image explique ce que la parole ne peut pas dire. Le livre me permet de trouver un espace où je peux articuler une pensée visuelle et la dérouler progressivement. Mais votre terme « d'écriture » de livres d'art est révélateur de la difficulté qu'il y a à inverser le rapport texte/image, à reconnaître et nommer le langage visuel.

J.P.L. : Quelle est, selon vous, la place particulière du livre d'art dans un parcours d'éducation artistique pour les jeunes ?

S.C. : Les livres sur l'art, tels que je les conçois, sont centrés sur le regard : comment regarder une peinture, une sculp-

ture ? En étant un outil pour la lecture active des œuvres, ces livres incitent naturellement le lecteur à faire.

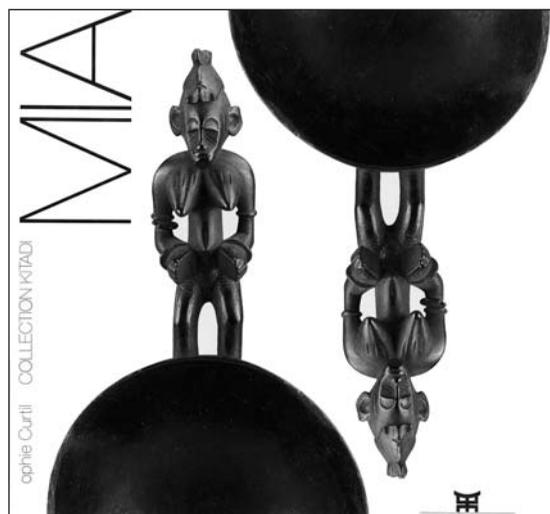
L'apprentissage du langage visuel pourrait être comparé à celui du langage écrit : tout comme lire et écrire sont les deux faces d'une même pièce, regarder et faire ne peuvent aller l'un sans l'autre. Perception et expression se nourrissent l'une de l'autre dans une interaction permanente.

Le livre occupe une place privilégiée pour des raisons purement matérielles : petit et mobile, il peut aller partout ! Il peut provoquer des découvertes, relier la lecture à la pratique, favoriser l'échange entre lecteurs. Il a une fonction de lien qu'il continue aussi à exercer dans le temps. Un enfant qui a assimilé le langage visuel pourra, adolescent ou adulte, se passer de la pratique. Chacun ne devient pas artiste. Mais pour qui aime regarder les images, le livre d'art reste un moyen commode de garder un lien avec les œuvres.

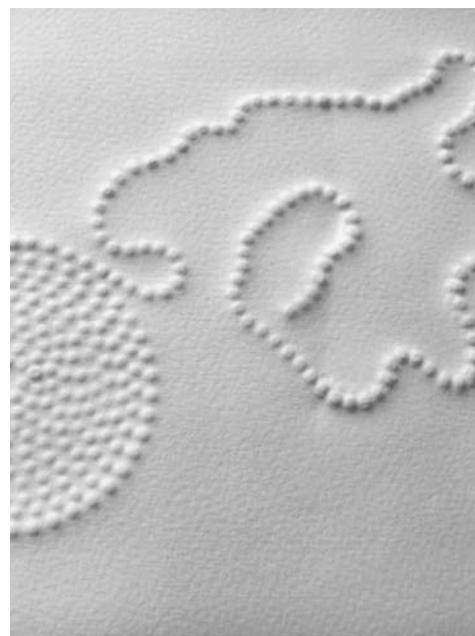
J.P.L. : Comment concevez-vous votre approche de l'art, des artistes et de leurs œuvres, auprès des jeunes ? Vous semblez accorder à la démarche sensible (toucher – voir) un rôle premier (vous avez même créé des livres pour enfants aveugles, mal-voyants ou voyants).

S.C. : Je préfère aborder l'art par les œuvres plutôt que par les artistes.

À mon avis, tout ce qu'il leur importe d'exprimer et de transmettre est contenu dans leurs œuvres. Comment les aborder ? C'est avant tout la recherche d'un état d'esprit. Se mettre en condition est déjà faire la moitié du travail : se rendre disponible, ouvert, curieux de ce que nous rencontrons pour la première fois. Les premiers à nous venir en aide sont



Sophie Curtil : *Mia, les cuillers-sculpture*, Éditions Dapper, 1992 (collection Kitadi)

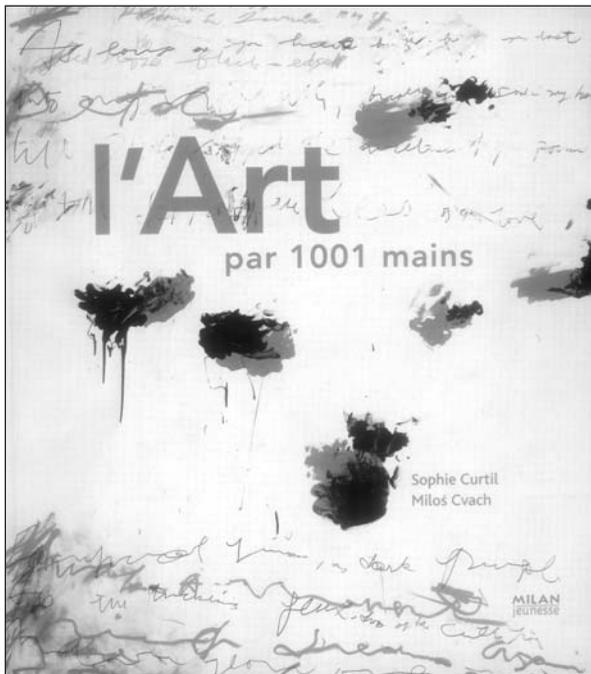


Sophie Curtil :
Ali ou Léo ?,
Les Doigts qui
rêvent / Les Trois
Ourses, 2002
(couverture et
détail d'une page
intérieure)



Sophie Curtil : *Le Musée en 10 couleurs*, Milan Jeunesse, 2006
(détail de « Tropical Garden II », 1957, Louise Nevelson,
assemblage de 15 boîtes en bois peint découpé)

Sophie Curtil et Milos Cvach : *L'Art par 1001 mains*, Milan Jeunesse, 2008



nos sens. Là, les enfants sont les mieux lotis. Regardez comment ils approchent une œuvre originale : ils trouvent d'emblée l'attitude juste.

Mais, passée la première approche sensorielle, nos autres facultés doivent toutes venir à la rescousse : l'imagination, la sensibilité, la mémoire, la réflexion, l'intuition. Il nous faut puiser dans nos ressources et expériences propres, quelles qu'elles soient et quel que soit notre âge. Qu'est-ce qu'une œuvre, sinon une présence insolite qui nous interroge sans fin ? Apporter au spectateur des réponses toutes faites me semble être le plus sûr moyen de l'éloigner d'un contact avec l'œuvre – contact indispensable à l'émergence du sens.

Dans certains cas, comme la cécité, la découverte d'une œuvre peut se faire par l'écoute d'un médiateur qui sait donner à voir, ou encore par le toucher qui ouvre d'autres espaces intérieurs, plus profonds peut-être. D'avoir suivi plusieurs années ces cheminements à tâtons au musée m'a convaincue que, si les aveugles ne peuvent regarder, ils voient souvent mieux que nous. Évidemment, un livre d'art fait de reproductions ne leur sera d'aucun profit. C'est ce qui m'a décidé à créer et susciter des livres pour familiariser les enfants aveugles avec le langage plastique. Ils peuvent, par exemple, lire avec les doigts des compositions d'empreintes en relief ou le déploiement de surfaces en constructions spatiales. Les voyants aussi, d'ailleurs. J'ai imaginé ces livres comme des partitions à plusieurs voix où chacun peut interpréter sa partie : enfants et adultes, aveugles, mal-voyants ou voyants.

J.P.L. : À propos du titre que vous aviez donné à la collection « L'Art en jeu », pourriez-vous commenter l'importance de la part ludique de cette approche ?

S.C. : Ce titre judicieux a été trouvé par Elizabeth Amzallag-Augé qui a dirigé avec moi la collection. Le jeu est un moyen d'appropriation et une méthode de découverte qui n'a rien de nouveau mais qui fait toujours ses preuves : on ne comprend bien que ce que l'on trouve par soi-même, même si quelqu'un ou quelque chose nous y avait aidés à notre insu. Le suspense nous rend curieux, ce qui est découvert provoque une surprise, ce qui nous surprend nous ravit. Pour moi, le jeu n'est pas un but en soi, mais un moyen de mobiliser le lecteur, de l'impliquer dans une lecture active et multiple.

J.P.L. : La photographie occupe-t-elle une place à part dans les livres d'art pour la jeunesse ?

S.C. : Je n'ai pas de pratique photographique et connais trop mal le sujet pour avoir une opinion. Je peux citer quelques livres qui m'ont marquée. Le premier de tous les livres d'enfants dont je me souviens était un livre – ou plutôt un fascicule – de photographies en noir et blanc. Il s'appelait *C'est grand la mer*. Quand j'y repense, je crois qu'aucun enfant d'aujourd'hui y jetterait seulement un coup d'œil ! Ces photographies mal imprimées m'ont pourtant fait ressentir avec émotion ce qu'est l'immensité. Plus tard, j'ai dévoré les livres de Dominique Darbois sur « Les Enfants du monde ». C'est en découvrant ensuite les livres de Tana Hoban que j'ai compris ce que j'aimais chez ces deux photographes : elles choisissent des photos qui, enchaînées, assemblées ou confrontées, produisent une histoire, un scénario, une surprise. Plus récemment, j'ai retrouvé cette même force dans le livre de Richard Long, *A walk across England*. Je crois que tous ces livres m'ont aussi touchée

parce que les photographies y montrent le grain des choses, leur matière concrète. Quelque chose comme un désir de contact qui passe plus directement de l'auteur au lecteur, du fait qu'une œuvre photographique se prête mieux à la reproduction que toute autre œuvre. Elle n'est pas dénaturée par sa représentation photographique, contrairement à une peinture, une sculpture ou une architecture...

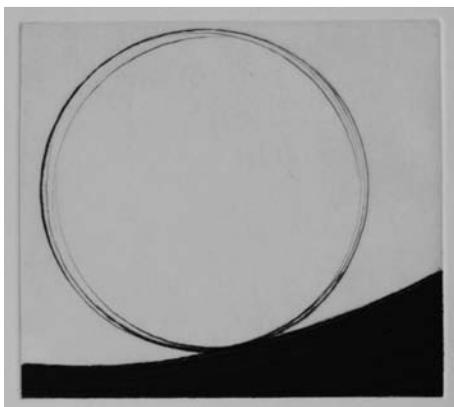
J.P.L. : Vous avez conçu et réalisé à la fois des livres documentaires sur l'art et des « livres d'artiste ». Pourriez-vous nous parler de ces deux types / genres de livres ?

S.C. : Ah ! Il faudrait commencer par redéfinir chaque terme : « Livres d'art », « Livres documentaires sur l'art », « Livres d'artistes »... Et, dans chaque rubrique, des approches différentes ! Quant aux classifications usuelles pour les livres d'art, « littérature jeunesse » et « documentaires », elles pourraient vraiment être révisées à l'aune de l'édition actuelle. Le vocabulaire dont nous disposons reste bloqué dans le registre de l'écriture et du savoir, largement dépassé aujourd'hui.

Je qualifierais mes livres de livres sur l'art puisque mon objectif est de montrer des œuvres, qu'elles soient celles d'un seul artiste comme dans « L'Art en jeu », ou de plusieurs comme dans *L'Art par 4 chemins*, *L'Art par 1001 mains*. Il est curieux de voir, à propos de ces derniers ouvrages que j'ai faits avec Milos Cvach, qu'ils sont souvent classés comme « livres d'histoire de l'art », alors que notre démarche d'éducation du regard est la même que dans « L'Art en jeu ». Comme si le fait de confronter un grand nombre d'œuvres entre elles occultait l'approche sensible que nous proposons. Le lecteur est peut-être si



Sophie Curtil, sans titre, pointe sèche, 2007,
14 cm x 12,5 cm



Sophie Curtil, sans titre, pointe sèche, 2004,
12,5 cm x 12,5 cm

web

www.lajoieparleslivres.com

Pour prolonger la lecture de ce numéro retrouvez sur notre site, rubrique « Bibliothèque numérique », signet : « La Revue des livres pour enfants », les articles déjà publiés par Sophie Curtil dans notre Revue, notamment :

- « L'Art en jeu, un parcours original d'éducation artistique » et « Kitadi, une collection sur l'art africain », n° 155-156, hiver 1994,
- « Le livre tactile, un territoire à explorer », n° 216, avril 2004,
- Sara Paubel : « Ali ou Léo ?, rencontre avec Sophie Curtil », n° 206, septembre 2002.

attiré par la diversité des images qu'il ne fait plus attention à la façon dont elles sont montrées. Ces livres sont pourtant architecturés d'un point de vue strictement visuel, en aucun cas historique.

Personnellement, j'ai toujours fait mes livres dans un but éducatif, même les deux ouvrages dont j'ai créé les images et le texte : *Ali ou Léo ?*, et *Des Petits clous de rien du tout*. Peut-on les appeler des livres d'artiste ? Je laisse à d'autres le choix des définitions...

J.P.L. : Vous êtes également peintre. Pourriez-vous évoquer ce travail artistique personnel ?

S.C. : Dessiner, peindre, graver, est le seul moyen pour moi d'éprouver ma liberté, celle que j'avais déjà ressentie dans l'atelier d'Arno Stern quand, passée l'étroite porte, mon univers s'élargissait à l'infini. Pourquoi faut-il travailler la matière pour exercer cette liberté ? Peut-être parce que la résistance qu'elle offre est à l'image des contraintes qui nous pèsent, dans la vie réelle. Il faut composer avec. Mon travail est avant tout une recherche de compositions, de combinaisons de formes simples, archétypales. Mais aussi de tentatives pour capter les couleurs, non pour les maîtriser mais, au contraire, pour me laisser surprendre, les voir s'épanouir le plus librement possible et transformer la limite des formes. Le pastel sec pour la couleur, la pointe sèche pour la gravure. On ne choisit pas ses matériaux ni ses outils, ils s'imposent pour réaliser les gestes qui sont inscrits en nous. Mais les mots sont bien peu aptes à formuler ces choses-là...

Créer est l'activité la plus gratuite et la plus sérieuse qui soit, la plus inutile et la plus nécessaire, comme le jeu chez les enfants.